

Séquence II - Lecture Cursive

Antigone, celle dont le devoir était d'enfreindre la loi

En approchant de Thèbes, je fus frappée par l'abondance des soldats étrangers qui grouillaient autour de la cité. Comme je me dirigeai vers l'une des sept portes de la ville, je notai qu'elles étaient toutes fermées. Un capitaine m'apostropha en ricanant :

_ Qui es-tu, jeune étrangère ? Ne vois-tu pas que nous faisons le siège de Thèbes ? Si tu y entres, tu ne pourras plus en sortir !

_ Je m'appelle Antigone. Je suis la fille d'Oedipe qui fut roi de cette cité. Je reviens dans ma patrie que gouverne Créon, mon oncle.

_ Antigone ? fit l'autre en s'inclinant avec respect.

Alors, de l'une des tentes qui entouraient la ville une jeune fille en larmes sortit, m'aperçut et s'élança vers moi. Je la pris dans mes bras.

_ Ismène ! Ismène, ma soeur chérie... Pourquoi pleures-tu ainsi ?

_ Ah, Antigone, me dit-elle dans un sanglot, comme je suis heureuse que tu sois revenue ! Comment va notre père Oedipe ?

_ Il est mort. Les Euménides¹ ont enfin eu pitié de lui.

Cette triste nouvelle fit redoubler les pleurs de ma soeur.

_ Le malheur nous poursuit, Antigone ! m'avoua-t-elle. La mort de nos parents n'a pas apaisé le courroux des dieux...

Depuis l'exil d'Oedipe, nos frères n'ont cessé de s'entre-déchirer !

Étéocle et Polynice ! Je les chérissais autant qu'Ismène. Ma soeur ravala ses larmes pour m'expliquer :

_ Après ton départ, c'est Créon, notre oncle, qui est remonté sur le trône. Très vite, Étéocle et Polynice ont exigé le pouvoir : les fils d'Oedipe ne faisaient que réclamer leur droit.

« _ Soit ! Leur répondit Créon. Mais lequel de vous deux sera roi ? »

J'imaginai sans mal la suite, qu'Ismène me confirma :

_ Aucun n'a voulu renoncer. Tu sais, Antigone, combien ils sont fiers et intransigeants ! Ils conclurent un marché : ils gouverneraient un an à tour de rôle. Le sort désigna d'abord Étéocle...

_ La solution n'était pas mauvaise, murmurai-je.

_ Hélas, celui qui goûte au pouvoir n'a qu'une envie : le conserver ! Polynice s'était installé loin du palais. Quand il est revenu, Étéocle n'a jamais voulu lui rendre le trône ?

_ Quel parjure ! Pourquoi a-t-il trahi ?

_ Étéocle prétendait qu'il avait, en un an, appris à gouverner. Oh, tous les prétextes furent bons ! Étéocle n'a pas cédé.

_ Et Polynice ? Comment a-t-il réagi ?

_ Très mal ! répondit une voix familière derrière moi.

Polynice était là, joyeux, fier, rutilant, en armes. Il m'embrassa.

¹ Euménides : Divinités charitables qui, après l'expiation d'un coupable, le lavent de ses crimes.

_ J'ai été demander du renfort pour rentrer dans mon droit ! gronda-t-il en désignant l'armée qui entourait la ville. Ce renfort, le roi d'Argos a bien voulu me l'apporter : il m'a confié des milliers d'hommes. À cette heure, sept capitaines et leurs garnisons gardent les portes de Thèbes ! La ville se rendra bientôt.

Je n'ai pu m'empêcher de lui répondre, comme on gronde un enfant capricieux :

_ Polynice... Sais-tu bien ce que tu fais ? Tu défies ton propre frère, tu recrutes une armée étrangère !

_ Soutiendrais-tu Étéocle ? Il a manqué à sa parole !

_ Vous avez tort l'un et l'autre, même si c'est lui qui a commencé...

Polynice baissa les yeux. À peine rentrée dans ma patrie, on m'obligeait à redevenir la soeur aînée, chargée d'apaiser les disputes et d'arbitrer les conflits. Déjà, je songeais à la détresse des thébains affamés.

_ Que de morts ce siège va provoquer ! murmurai-je épouvantée.

_ Antigone, me répondit mon frère, tu sais combien nous t'aimons. Ton dévouement pour notre père en exil a suscité le respect et l'admiration générale. Mais si tu soutiens l'attitude d'Étéocle...

_ Je la condamne autant que la tienne ! As-tu pensé, Polynice, aux victimes que cette guerre fratricide entraînera ? Non seulement chez les nôtres mais aussi chez les soldats

d'Argos qui vont mourir dans un conflit qui ne concerne que ton frère et toi !

_ Je le sais, grommela-t-il. Aussi, Antigone, je te demande d'aller convaincre Étéocle. S'il me refuse le trône, sou mets-lui un marché : qu'il accepte de m'affronter en combat singulier. S'il perd, j'obtiendrai pour toujours le trône ! S'il gagne, il le gardera.

_ Non ! Je refuse que vous alliez vous entretuer...

_ En ce cas, s'exclama-t-il en désignant l'armée d'Argos, nous n'éviterons pas le carnage. Le plus fort l'emportera.

J'étais consternée. Il me fallait gagner du temps. Et tenter de raisonner Étéocle. Très vite, de répondis :

_ Entendu, Polynice ! Je vais lui soumettre ta proposition.

Je le serrai longuement contre moi.

_ Je t'aime, petite soeur, tu sais, me chuchota Polynice.

Moi aussi, Polynice, je t'aimais. Mais je n'étais née que pour voir mourir tous ceux que je chérissais.

Une fois entrée dans Thèbes, les portes se refermèrent sur moi. Je fus vite admise au palais. Créon me reçut sans joie. Il me conduisit devant le trône où siégeait mon frère. Je grondai :

_ Notre père est mort. Je reviens. Et j'apprends votre odieuse dispute ! Étéocle, tiens parole : cède le trône un an à Polynice.

_ Quoi ? s'insurgea-t-il. Capituler aujourd'hui devant de traître qui a été chercher du renfort auprès de nos anciens ennemis ?

Longtemps, je rivalisai d'arguments pour le convaincre. Mon frère n'était pas dupe de sa propre mauvaise foi. Mais on orgueil ferait qu'il ne plierait pas. Créon, attentif, écoutait. Je soufflai :

_ Il existerait bien un moyen, cruel, de vous départager...

J'expliquait le marché que proposait Polynice ; Créon réagit :

_ La solution est honnête, Étéocle ! Écoute : la population du Thèbes est affamée. Quand Argos donnera l'assaut, nous serons trop faibles pour combattre, nous devons capituler, tu le sais ! Quoi... tu hésites ? Craindrais-tu d'affronter ton frère ?

_ Soit. Épargnons les vies. Antigone, dis à Polynice que j'accepte !

Le lendemain, à l'aube, j'assistai au combat depuis les murs de la ville. Le cœur serré, j'espérais que l'un de mes frères ne serait que légèrement blessé, admettrait sa défaite et abandonnerait le trône. Il n'en fut rien. La plaine où les deux adversaires s'affrontaient résonnait du choc violent de leurs épées. Les coups étaient donnés pour tuer. Le sang giclait de part et d'autre. Et dans leurs voix hargneuses qui se mêlaient, je ne savais lequel poussait des grognements de colère et lequel des cris de douleur.

Enfin, après une heure d'affrontement sans pitié, je les vis chanceler et tomber en même temps l'un sur l'autre. Je hurlai :

_ Étéocle ! Polynice ! Vite, qu'on aille les secourir !

Créon fit ouvrir les portes et rejoignit la plaine avec une petite garnison. Quand il revint, son escorte transportait un cadavre sanglant. Quel qu'il fût, j'en serais inconsolée.

Je reconnus le corps d'Étéocle ; je me précipitai sur lui. Je l'inondai de mes pleurs. Avant de rendre son dernier souffle, il me reconnut, me sourit et murmura :

_ Je t'aime, petite soeur, tu sais.

Moi aussi, je t'aimais, Étéocle.

Dans la plaine, les soldats d'Argos se repliaient. Je ne comprenait plus : Polynice avait gagné, pourquoi ses alliés n'entraient-ils pas dans Thèbes en vainqueurs ?

_ Polynice est mort, lui aussi ! m'annonça Ismène en venant me rejoindre. Son corps gît dans la plaine. N'ayant plus de raison de combattre, les gens d'Argos retournent chez eux.

Ainsi, les dieux continuaient à s'acharner sur notre famille : la stupide rivalité de mes frères les avait perdus. Tandis que je m'élançais vers la dépouille de Polynice abandonnée sur le sable, j'entendis Créon décréter aux Thébains rassemblés :

_ Que l'on fasse au souverain Étéocle des funérailles dignes du grand roi qu'il était !

Vivement, je me retournai vers mon oncle :

_ Et Polynice ? lui dis-je en désignant, au loin, son corps meurtri.

Ce traître ne mérite aucune sépulture. Que son cadavre soit la pâture des vautours ! Quiconque s'approchera de lui et tentera d'enfreindre mes ordres sera puni de mort. On fera comme j'ai dit !

_ C'est impossible ! Mon oncle...

Créon me foudroya du regard car je le défiais en public.

_ J'implore votre clémence ! hurlai-je en me jetant à ses pieds.

_ Je ne reviendrai pas sur l'ordre que j'ai donné, Antigone. N'oublie pas que je suis une nouvelle fois le roi.

En effet : mes frères disparus, Créon remontait sur le trône!

J'attendis de me retrouver seule avec lui dans le palais. Je savais mon oncle têtu mais pas cruel.

_ Si vous laissez le corps de Polynice sans sépulture, son âme errera à tout jamais, elle ne pourra pas rejoindre le royaume des morts !

_ C'est vrai. Mais tu ignores, Antigone, ce qu'est la raison d'État. Le peuple exige qu'il y ait des bons et des méchants, des vainqueurs et des vaincus. Il ne comprenait pas que tes frères soient traités de la même façon. Étéocle était le roi en exercice.

_ Il avait violé leur accord et usurpé le trône !

_ Qu'importe : il était roi de Thèbes et Polynice du mauvais côté des murs. D'ailleurs, il est trop tard pour que je modifie mon arrêt.

_ Mais c'est une injustice !

_ Mieux vaut une injustice qu'un désordre. À ma place, tu ferais de même. Tu punirais de mort celui qui enfreint la loi.

_ Il existe d'autres lois, mon oncle, non écrites : des lois dictées par l'amour, le respect des hommes et la crainte des dieux, des lois plus justes et plus fortes que vos petits décrets.

_ Attention, Antigone, ne me défie pas. Si tu osais désobéir, je serais contraint de te condamner.

Nous étions semblables à mes frères qui s'étaient entre-tués : aucun de nous ne voulait, ne pouvait plus reculer. Mais si Créon ne faisait que son métier, il m'incombait de faire mon devoir.

Le soir même, je rejoignis Ismène dans sa chambre. Son chagrin semblait infini. Je lui caressai les cheveux et lui murmurai:

_ Ismène, sache que tu vas aussi perdre ta soeur.

_ Que dis-tu ? fit-elle en relevant vivement la tête. Ne me dis pas que tu as l'intention d'aller ensevelir Polynice ?

_ Je le dois. Ensuite, Créon fera de moi ce qu'il voudra.

_ Antigone, me supplia-t-elle, ne m'abandonne pas ! Au lieu de t'occuper des morts, prends plutôt soin des vivants !

_ Je ne suis plus qu'une ombre, Ismène. Il me tarde de rejoindre ceux qui nous ont quittés.

Quelqu'un entra dans la chambre : à son allure voûtée, je reconnus Tirésias, le devin. Que venait-il faire ici, à cette heure?

_ Tu vas commettre l'irréparable, Antigone...

_ Créon te condamnera ! s'exclama Ismène. Oui : je lis ta mort dans le regard du devin. Antigone... Pourquoi t'obstiner? Notre intérêt n'est pas de nous ranger du côté du plus fort ?

_ Le plus fort, ce n'est pas la loi de Créon. Le plus fort, c'est le devoir — puis, une fois le devoir accompli, le destin.

Il fait nuit. Ismène dort. Je me penche sur elle pour l'embrasser. Puis, pieds nus, je quitte la chambre et je me glisse hors du palais. Les rues de Thèbes sont désertes. Et les sept portes sont ouvertes. Nul ennemi ne nous guette plus. Malgré tout, des soldats montent la garde et, quand je passe, ils m'interpellent.

_ Antigone ! Toi, ici, à cette heure ? Attends, ne t'éloigne pas !

_ Créon a interdit qu'on sorte de la ville !

Les soldats sont lourdement armés mais je suis bien plus agile qu'eux. Je leur échappe sans peine et je m'élance dans la plaine.

_ Antigone, reviens ! me crient-ils. Oh non, surtout, ne le fais pas !

Ils hésitent à me poursuivre. C'est moi qui leur lance de loin :

_ Je ne vais faire que mon devoir. Vous, soldats, faites le vôtre !

La nuit est belle et le sable chaud sous mes pas. Je cours jusqu'à cette forme humaine qui, sanglante et démantelée, gît sous la lune. Effrayés, quelques rapaces s'envolent lourdement devant moi. Polynice... enfin, mon frère est là. Je ne prends pas le temps de me recueillir. Je ramasse à mes pieds de la terre et du sable que je jette sur son corps défunt. Oh, il est inutile de le recouvrir entièrement, pour les dieux qui ne jugent que l'intention, quelques poignées suffisent.

_ Va, Polynice, repose en paix désormais !

À la bouffée de bonheur qui m'envahit, je sais que l'âme de mon frère quitte enfin son corps meurtri. En ce moment, Polynice a rejoint le Stux et Charon l'a admis dans la barque.

J'entends déjà derrière moi les pas des soldats qui accourent. L'alerte a été donnée. Une trompette résonne. Thèbes s'éveille.

L'aube se lève sur le corps de Polynice. Nul ne peut plus ignorer mon acte de rébellion et d'amour.

Face au trône de Créon où les soldats m'ont amenée, je dois avouer mon forfait. Mon oncle se penche vers moi, me chuchote :

_ Je peux encore te gracier. Avoue que tu regrettes cet acte insensé.

_ Oui, Créon ! dis-je assez fort pour être entendue de tous. Oui, j'avoue : si c'était à refaire, eh bien je recommencerais !

Tirésias essaie en vain de prendre ma défense. Créon soupire :

_ Quelle petite obstinée es-tu pour avoir osé enfreindre ma loi ?

_ Et toi, Créon, quel roi es-tu pour te substituer aux dieux et refuser d'ensevelir celui dont le seul crime était de réclamer son dû ?

Comme tous les rois, Créon n'aime pas qu'on lui tienne tête.

_ Jeune entêtée ! Me voilà contraint de te condamner à mort...

Je préfère mourir en paix plutôt que vivre sans avoir accompli mon devoir. Prenez soin de vous, mon oncle : vous avez violé d'autres lois, craignez la colère de ceux qui les ont dictées!

Quand je traverse les rues de Thèbes, enchaînée, je ne surprends autour de moi que des murmures d'admiration et de pitié. À ma grande surprise, je suis davantage une héroïne qu'une condamnée.

Ma prison est, un peu à l'écart de la ville, une grotte creusée dans la falaise. Avant d'y pénétrer, je serre Ismène contre moi.

_ Antigone, m'affime-t-elle, je ne te survivrai pas.

Sur un ordre de Créon, les soldats font rouler devant l'entrée de la caverne un énorme rocher qui l'obstrue, je suis plongée dans l'obscurité. Voilà, c'est ici que je vais mourir.

Je n'attendrai pas que la soif et la faim viennent me torturer. Je mettrai fin à mes jours comme l'a fait ma mère. Pluton aura pitié de moi, je le sais. Mon sacrifice servira peut-être d'exemple...

J'espère que dans l'avenir, il s'en trouvera d'autres que moi qui sauront défier les rois et comprendre que leur devoir, parfois, est d'enfreindre la loi des hommes.